

Petit Eyolf

D'après **Henrik Ibsen**
Mise en scène **Julie Berès**

Mar 19 au ven 22 mai
mar et ven à 20h30 / mer et jeu à 19h30
TnBA Grande salle Vitez – Durée 1h50



TnBA – Théâtre du Port de la Lune

Place Renaudel BP7
F 33032 Bordeaux
Tram C / Arrêt Sainte-Croix

Renseignements et location

Au TnBA - Ma > Sa, 13h > 19h
billetterie@tnba.org
T 05 56 33 36 80
www.tnba.org

Petit Eyolf

D'après **Henrik Ibsen**
Mise en scène **Julie Berès**

Mar 19 au ven 22 mai
mar et ven à 20h30 / mer et jeu à 19h30

TnBA Grande salle Vitez – Durée 1h50

Autour du spectacle

> Bord de scène

Venez rencontrer l'équipe artistique à l'issue de la représentation du jeudi 21 mai.

> Atelier d'initiation théâtrale : le samedi 23 mai de 10h à 13h - TnBA

Comme la découverte passe aussi par la pratique, venez vous frotter à des univers artistiques étonnants, vous initier à une discipline et osez monter sur un plateau, l'espace de quelques heures...

Pour tout public. Tarif : 10 €

Renseignements : Camille Monmège / 05 56 33 36 68 / c.monmege@tnba.org

Petit Eyolf

D'après **Henrik Ibsen**

Mise en scène **Julie Berès**

Mar 19 au ven 22 mai

mar et ven à 20h30 / mer et jeu à 19h30

TnBA Grande salle Vitez – Durée 1h50

De retour d'un voyage dans les montagnes, Allmers annonce à Rita qu'il abandonne la rédaction de son ouvrage philosophique sur la « responsabilité humaine » pour se consacrer à l'éducation de leur fils handicapé, Eyolf. Celui-ci, fasciné par la figure de l'inquiétante Demoiselle aux rats, personnage issu du folklore norvégien qui a le pouvoir de faire se noyer les rats – tel le joueur de flûte de Hamelin – est pris d'un évanouissement au bord de l'eau et meurt noyé. Les deux époux se déchirent alors et fouillent au plus profond de leur conscience pour redonner sens à leur existence. A l'atmosphère trouble et envoûtante de la pièce répond la terrible lucidité des époux. Après s'être interrogée, dans ses précédents spectacles, sur la désintégration de la mémoire (*On n'est pas seul dans sa peau*), sur les stigmates de la précarité dans la vie d'une jeune femme (*Sous les visages*), sur les fantasmes que suscite la science (*Notre besoin de consolation*) et sur la difficulté de vieillir (*Lendemain de fête*), Julie Berès poursuit son exploration de l'âme humaine. En fine observatrice de l'intime, elle sonde la complexité des sentiments et des enjeux affectifs et expose la douloureuse transformation intérieure d'êtres « condamnés » à vivre.

Avec (dans l'ordre d'apparition) **Anne-Lise Heimbürger, Gérard Watkins, Julie Pilod, Valentine Alaqui, Béatrice Burley, Sharif Andoura**

Traduction **Alice Zeniter** / Adaptation **Julie Berès, Elsa Dourdet, Alice Zeniter** et **Nicolas Richard** / Dramaturgie **Olivia Barron** / Scénographie **Julien Peissel** assisté de **Camille Riquier** / Création lumières **Kelig Le Bars** assistée de **Léo Groperrin** / Création sonore **Stéphanie Gibert** assistée de **Guillaume Vesin** / Chorégraphie **Stéphanie Chêne** / Costumes **Aurore Thibout** assistée de **Florinda Donga** / Arrangement et direction vocale **Ariana Vafadari** / Régie générale et régie plateau **Léllia Chimento** / Régie lumière **Marie-Gabrielle Mathieu** / Régie plateau **Bruno Gallix, Arnaud Monnet** / Régie son **Guillaume Vesin**

Production déléguée **l'Espace des Arts scène nationale de Chalon sur Saône**

Coproduction **Compagnie Les Cambrioleurs, Comédie De Caen**

centre dramatique national de Normandie, l'Espace des Arts scène nationale de Chalon sur Saône, le Théâtre des Célestins - Lyon, Le Parvis scène nationale de Tarbes, le Théâtre Gérard Philipe - Champigny, le Grand Logis scène conventionnée - Bruz, le Théâtre du pays de Morlaix

Avec le soutien du **T2g centre dramatique national - Gennevilliers** et de **l'établissement public du Parc et de la Grande Halle de la Villette**

Avec la participation artistique **du Jeune Théâtre National**

Ce spectacle a reçu l'aide à la création du **Centre National du Théâtre**

La Compagnie Les Cambrioleurs est conventionnée par **le ministère de la Culture et de la Communication, la DRAC Bretagne, la Région Bretagne et la ville de Brest. La compagnie est soutenue pour ses projets par le Conseil Général du Finistère**

Création **le 19 Janvier 2015 à La Comédie De Caen centre dramatique national de Normandie**

La Compagnie Les Cambrioleurs remercie **Catherine Saint-Sever, Samuel Lefeuvre, Karim Belkacem, Julien Fisera, Simon Bomo, Corinne Forget, David Guillaume et David Segalen**

Petit Eyolf, drame de soi

Par son écriture intime, lapidaire, Ibsen révèle ce qui se cache au plus profond des consciences, ce que la psychanalyse ressasse et libère. *Petit Eyolf* est l'une des dernières pièces du dramaturge norvégien (publiée en 1894) et, à ce titre, elle est celle qui questionne peut-être le plus le sens de l'existence humaine. Si Ibsen s'inspire de la tragédie, c'est pour dévoiler des mythologies personnelles et révéler les combats intimes, les déchirements, les péripéties qui assaillent le sujet. Rita, la mère d'Eyolf, exige l'amour absolu de son mari au détriment de leur enfant. Telle Médée, cette figure féminine porte en elle la démesure tragique, l'hybris des dieux. Non loin, aussi, d'une Hedda Gabler consumée par la passion. Allmers, son mari, traverse une crise – il est « en panne », et ne peut plus ni créer ni aimer. Pourquoi décide-t-il de renoncer à son travail intellectuel pour se consacrer à l'éducation de son fils handicapé? Pourquoi vouloir absolument faire que l'un ou l'autre soit un chef d'œuvre? Pourquoi, lui non plus, n'a-t-il pas réussi à aimer Eyolf tel qu'il était? Traitant tour à tour de la possibilité de l'amour, du suicide ou du salut, Ibsen livre avec ce drame intime et familial, une réflexion fascinante sur la seule question qui vaille : l'être humain est-il capable de donner un sens à son existence, en dehors des dogmes et des certitudes? La modernité d'Ibsen se joue dans cette conscience aigüe d'une fragilité inhérente à l'homme tiraillé entre, d'une part, son idéal, et, de l'autre, des puissances intérieures que l'auteur se plaisait à nommer ses « démons » ou ses « trolls ».

Tout ce qui ronge

Avant même que le drame éclate, il existe sous le vernis de la famille bourgeoise des mensonges et des traumatismes qui ont gangrené le noyau familial et dont Ibsen n'a de cesse de nous révéler la profondeur, l'étendue, comme pour dénoncer à tout instant « l'impression du rêve ou du conte de fées » qui nous saisit parfois lorsque nous regardons nos vies avec nostalgie. Que les personnages qu'il met en scène soient beaux, ambitieux et riches ne leur garantit aucunement le bonheur. Cela semble au contraire les condamner à des déchirements amoureux, à des rapports malsains à l'argent et finalement au drame. Le fait que la mort de l'enfant arrive très rapidement dans la pièce (fin du premier acte) ne doit pas nous faire oublier qu'Ibsen nous parle aussi de ce qu'a été cette famille avant le drame, avant la noyade. Par un jeu constant de souvenirs et d'allusions, il déroule pour nous les douze ou treize dernières années et ce que l'on y trouve, ce sont les pesanteurs du social, d'un quotidien aliénant et sclérosé. Dans notre adaptation, le couple Allmers déverse son malaise dans un consumérisme sans frein. En témoigne leur sublime demeure où les meubles design côtoient le marbre des escaliers. Isolé dans cette tour d'ivoire, le couple se fuit et se blesse. L'amour fusionnel de Rita se heurte à la dépression d'Allmers, rongé par le doute et le mécontentement. Délaissé par ses parents, le *Petit Eyolf*, enfant gâté, passe tout son temps seul, dans une chambre envahie de jouets qui ne parviennent pourtant pas à le divertir. Tel un loup en cage, le jeune garçon sombre parfois dans une agressivité incontrôlable, semblable à celle des enfants hyperactifs. Sa mort réveille les consciences, balayant l'hypocrisie ambiante. Dès lors, les

masques tombent, révélant un roman familial riches en non-dits et en contradictions. La mort de l'enfant, véritable « choc du réel », ébranle le couple dans son fondement même, révélant cependant ce qui, en chacun, demeure insaisissable et indéterminé, ce « soi-même » qui échappe au conformisme et forge l'authenticité. Part ultime de fragilité et d'infinies contradictions. Le couple pourra-t-il supporter cette perte, ce creux en soi, pour se réinventer différent ? A rebours de tout idéalisme, les personnages, étourdis et impuissants, se heurtent abruptement à leurs limites.

La « transformation » intérieure

Après la mort de l'enfant, les deux parents se déchirent, fouillent au plus profond d'eux-mêmes pour redonner sens à leur existence. C'est cet examen de conscience, cruel et lucide, cette douloureuse « transformation » intérieure, dont le couple ne sort pas indemne, qu'Ibsen nous propose de suivre. La plupart des personnages ibséliens tendent vers un idéal, un rêve délirant et mégalomane qui entraîne, par sa démesure, leur perte ou leur désillusion. La modernité de cette écriture se lit dans ce gouffre qui sépare le sujet du réel, le conforte dans son fantasme puéril, juste avant sa chute irrémédiable, la perte des utopies. À l'atmosphère de trouble et d'étrangeté que dégage la pièce, répond cette terrible lucidité des personnages. Comment faire face ? Comment vivre après cette mort ? Comment redonner du sens à leur vie ? Cette question posée par Ibsen et à laquelle il répond à travers le parcours de ses personnages structure fortement la pièce. La foi, le suicide, le divertissement, l'art, l'amour... Plusieurs échappatoires sont évoquées les unes à la suite des autres par ce couple qui tente de se relever, mais aucune ne semble possible. C'est en acceptant d'affronter dans sa plus grande brutalité la mort de leur fils qu'ils pourront se retrouver, nous dit Ibsen. Au bout d'un déchirement douloureux et désespéré, surgit la possibilité d'une nouvelle vie à mener. Ainsi, Rita décide de mettre fin à l'illusion dans laquelle elle a toujours vécu pour s'occuper d'enfants pauvres. Ces gamins aux mains sales qui ne lui inspiraient que dégoût et indifférence. Si Rita et Allmers finissent par se retrouver, c'est pour s'accompagner mutuellement dans ce travail de reconstruction où chacun va pouvoir se réconcilier avec soi-même, achever sa « transformation » intérieure. Et l'amour reviendra peut-être alors entre l'homme et la femme... Malgré les apparences, *Petit Eyolf* est moins une pièce sur le couple que sur l'humain. Faire face au désespoir, à la mort, vivre avec « les esprits » de « ceux que nous avons perdus », tout en continuant à être sur « le chemin de la vie », tout en continuant à être dans la société, c'est ce qu'Ibsen nomme la « responsabilité humaine », qui dépend d'une profonde « transformation » intérieure de l'humain réconcilié avec lui-même. A l'image de la transformation intérieure des personnages qui tentent de donner sens à leur existence, l'espace conçu par le scénographe Julien Peissel évolue lui aussi progressivement. La scénographie réaliste de la maison bourgeoise laisse de plus en plus place aux visions et aux espaces mentaux des personnages. L'eau envahit progressivement le salon, les verres et les vases débordent, l'aquarium bouillonne, les objets pleurent. Imprégnés d'eau, les jouets de la chambre d'Eyolf sont autant de traces symboliques de sa disparition.

La compagnie des cambrioleurs

Entretien avec Julie Berès

Au fil des années, Julie Berès a su construire une œuvre protéiforme, aux lisières des arts. On a rêvé à travers ses précédentes créations *Lendemain de fête* (2013), *Notre besoin de consolation* (2010), *Sous les visages* (2008). Elle signe aujourd'hui sa première mise en scène de théâtre avec *Petit Eyolf* du dramaturge norvégien Henrik Ibsen. À l'occasion de sa présentation au Théâtre des Abbesses à Paris, Julie Berès a accepté de répondre à nos questions.

C'est la première fois que vous mettez en scène une pièce de théâtre. Pourquoi Ibsen ? Pourquoi *Petit Eyolf* ?

Avec *Petit Eyolf*, je souhaite affronter un désir que je mûris depuis plusieurs années. Celui de travailler sur l'œuvre d'Henrik Ibsen. Sur cette écriture qui a su inventer la tragédie moderne. Celle du quotidien, de l'intime, qui replace l'homme au cœur du drame. De son égarement à son engagement dans le monde, le parcours initiatique qu'Ibsen impose à ses personnages invite à une interrogation existentielle, proche des questions du sujet contemporain. Errance, quête de soi-même, illusion et mégalomanie sont les maîtres mots de cette dramaturgie. *Petit Eyolf* est l'une des dernières pièces d'Ibsen, écrite à un moment particulièrement critique de son existence. Ce dernier avait l'impression d'être passé à côté de sa vie, d'avoir tout sacrifié pour son œuvre. Cette crise existentielle traverse de plein fouet les personnages de son drame, oscillant entre rêves et désillusions, chaos et émancipation. Si ces êtres parviennent à nous toucher, à nous ressembler, c'est que cette lutte qui anime leur survie, fatale ou héroïque, est d'abord la nôtre. Enfin, la puissance de cette écriture, traversée par l'inconscient des personnages, mêlant onirisme et réalisme, m'a immédiatement séduite.

***Petit Eyolf* est beaucoup moins chorégraphique que vos précédentes pièces, comment s'est opéré le « transfert » vers le théâtre ?**

Mettre en scène un texte classique ne m'a pas éloigné de ma recherche, axée sur le pluridisciplinaire. Pour cette pièce qui comporte une dimension fantastique inspirée par l'univers d'un conte populaire norvégien, j'ai essayé de construire une écriture scénique faisant appel à différentes disciplines (scénographie-costumes, chorégraphie, création sonore, lumière). Il s'agit pour moi d'élaborer une composition dans laquelle l'imaginaire des interprètes entre en interaction avec l'émotion qu'offrent la création sonore, les trouvailles scénographiques, les distorsions que permet le travail chorégraphique. Avec *Petit Eyolf*, je souhaite donner à voir et à ressentir les consciences en lutte de ces personnages par une traduction scénique donnant forme à des visions qui transposent l'inconscient des personnages. Cette pluridisciplinarité m'est indispensable pour renforcer la dramaturgie de la pièce et donner à ressentir cette plongée vertigineuse et complexe dans la psyché humaine opérée par Ibsen.

Peut-on revenir sur la scène de la noyade du petit Eyolf ? À mes yeux, elle reste une des séquences les plus impressionnantes de la pièce. J'imagine que cette scène devait être dans votre esprit dès les prémisses de la création ?

Très rapidement, il a fallu chercher une transposition scénique de cette scène tragique, s'interroger sur la question de la représentation de la mort de l'enfant. Dans la version originale, les adultes entendent des cris et sortent dehors. Nous voulions au contraire renforcer le huis-clos, la dimension cinématographique et anxiogène de cette grande demeure isolée sur les hauteurs du fjord. Annoncer la mort d'Eyolf par un coup de téléphone nous a semblé être une piste aussi moderne que brutale, propice à l'identification du public. Ici, les adultes sont à la fois totalement connectés au drame mais placés à distance, impuissants. Dans un vent de panique, les cris d'angoisse se mêlent à un crescendo de gestes absurdes et mécaniques. A l'agitation de l'un, qui s'épuise dans une incessante course vers la chambre d'Eyolf, répond l'égaré et l'effondrement de l'autre, prostré de douleur au sol. La violence contre soi laisse place à l'épuisement des corps, assommés par l'ampleur du désastre.

Avez-vous une idée vers quelle direction va aller votre prochaine création ?

Pour ma prochaine création, je vais travailler avec la troupe de l'Oiseau-Mouche, composée de comédiens professionnels atteints de troubles mentaux, sur le thème de l'amour. Lors de ma première rencontre avec la troupe, nous avons parlé des séries télé que certains des comédiens suivent avec passion (tout en disant par ailleurs qu'il ne s'agit pas de formes d'art qu'ils admirent) parce que les intrigues amoureuses alambiquées les tiennent en haleine. Et bien sûr, lors de cette discussion je n'ai pas pu m'empêcher de remarquer les couples qui se sont formés dans la troupe et qui vivent main dans la main. Je me suis alors questionnée sur la manière dont ces comédiens vivaient leurs relations amoureuses dans cette structure à part, dans un rapport différent de celui de la société quotidienne à la pudeur, aux conventions. Il me paraît intéressant d'entendre leurs récits et leurs pensées, de travailler à partir de leurs témoignages. L'idée est de travailler en collaboration avec la romancière Alice Zeniter sur des bribes d'amour, des tableaux, des miettes d'histoires.

**Propos recueillis par Wilson Le Personnic
maculture.fr, février 2015**

L'équipe artistique

Henrik Ibsen – auteur

Né à Skien le 20 mars 1828 dans une famille de marchands dont l'affaire périclité, il devient apprenti pharmacien puis passe son baccalauréat à Christiania en 1850. La même année, il publie *Catilina*, sa première pièce et *Le Tertre des guerriers* est créé au Christiania Norske Theater. À partir de 1852, il travaille à Bergen comme metteur en scène, avant d'être nommé directeur artistique du Théâtre de Christiania en juillet 1857. En 1862, le théâtre fait faillite, il entame un voyage d'études en quête d'éléments issus de la mémoire populaire, publie *La Comédie de l'amour* et revient comme conseiller littéraire au Théâtre de Christiania où se crée *Les Prétendants à la couronne* en 1864. Il quitte alors la Norvège pour se fixer à Rome. Au cours des trois décennies suivantes, c'est en Italie puis en Allemagne qu'il écrit ses pièces majeures loin de la Norvège traditionaliste et frileuse du XIX^e siècle où il revient parfois et à qui il ne cesse de s'adresser. *Brand* (1866) et *Peer Gynt* (1867) forment les deux versants d'un même questionnement sur l'individualité, entre quête d'idéal dans un monde faible et velléitaire et rêve de l'accomplissement de soi-même. En 1873, *Empereur et galiléen* constitue son dernier drame historique et philosophique. À partir de 1877, il développe une esthétique plus réaliste qui met au jour les grandes questions contemporaines. Il interroge la possibilité d'une liberté individuelle face à la nécessité collective, d'un bonheur issu d'une vocation singulière face à la vie sociale et ses normes morales. C'est dans cette perspective que le problème de l'émancipation des femmes devient l'un de ses thèmes avec des variations toujours nouvelles : Nora dans *Maison de poupée* (1879), Madame Alving dans *Les Revenants* (1884), Rebekka West dans *Rosmersholm* (1886), Hedda Gabler dans la pièce éponyme (1890)... De retour en Norvège en 1891, internationalement reconnu, Ibsen est célébré comme le père du théâtre norvégien. Son soixante dix-huitième anniversaire donne lieu à d'amples festivités à Christiania, Copenhague et Stockholm. Sa dernière pièce, *Quand nous nous réveillerons d'entre les morts*, est créée à Stuttgart le 26 janvier 1900. Victime d'une première attaque cérébrale la même année, il meurt le 23 mai 1906.

Alice Zeniter – Traductrice

Normalienne, originaire de Normandie, Alice Zeniter a vécu entre Paris et Budapest au cours des quatre dernières années. Elle publie un premier roman en 2003, *Deux moins un égal zéro*. Son second roman, *Jusque dans nos bras*, sort en mars 2010 chez Albin Michel. Il reçoit le prix de la Porte Dorée en juin 2010 et le prix Laurence Trân 2011. En janvier 2013, elle publie *Sombre Dimanche* (Albin Michel), saga familiale hongroise et roman lauréat du prix de la Closerie des Lilas 2013, du prix du livre inter 2013 et du prix des lecteurs de l'Express 2013. Alice travaille depuis près de sept ans comme dramaturge. Elle a été à plusieurs reprises collaboratrice artistique auprès de Brigitte Jaques-Wajeman sur de nombreuses pièces classiques (*Nicomède* et *Suréna* de Corneille aux théâtres de la Tempête et de la Ville, ou encore *Tartuffe* de Molière au château de Grignan). Elle travaille également avec la compagnie Kobal't sur un répertoire plus contemporain et, depuis peu, à la mise en scène de ses propres textes. Elle a écrit deux pièces, *Spécimens humains avec monstres* (lauréate de l'aide à la création du CNT en 2010) et *Trilogie inachevée*, jouées et mises en espaces à plusieurs reprises, ainsi qu'un spectacle musical jeune public *un Ours, of cOurse*.

Julie Berès – Metteur en scène

C'est après une rencontre avec Ariane Mnouchkine que Julie Berès décide de se consacrer au théâtre, ce qui la conduit dans sa formation à être admise au Conservatoire National Supérieur d'Art Dramatique de Paris (promotion 1997) où elle commence sous la direction de Stuart Seide, Jacques Lassalle, Philippe Adrien, puis joue dans les mises en scènes de Jean-François Peyret, Jean-Yves Ruf, Marc Betton, Christophe Rauck, Charlie Windelschmidt. Elle travaille également sous la direction de différents chorégraphes dont Sharokh Moshkin Ghalam et Patrick Le Doaré. En 2001, elle fonde la compagnie Les Cambrioleurs dont elle assure la direction artistique. Elle y réunit des créateurs issus de différentes disciplines (interprètes, vidéastes, plasticiens, circassiens, créateurs sonores, musiciens, marionnettistes), pour composer une écriture scénique où chaque langage s'affirmerait dans une narration fragmentaire, discontinue, onirique. Elle crée : *Poudre !*, au Théâtre national de Chaillot (2001), *Ou le lapin me tuera* pour la Biennale des Arts de la Marionnette au Théâtre Paris Villette (2003), *e muet* au Théâtre National de Chaillot (2004), *On n'est pas seul dans sa peau* à l'Espace des Arts, Scène Nationale de Chalon-sur-Saône (2006) et *Sous les visages* (2008) ainsi que *Notre besoin de consolation* (2010) au Quartz, Scène Nationale de Brest, où Julie Berès a été artiste associée pendant trois ans. En 2013, elle crée *Lendemain de fête* à la MC2 à Grenoble et une petite forme *L'or avec le faire* à la Ferme du Buisson, scène nationale de Marne la vallée. Sa compagnie, Les Cambrioleurs est conventionnée par le ministère de la culture et de la communication / Drac Bretagne, par la région Bretagne et par la Ville de Brest, et soutenue pour ses projets par le Conseil Général du Finistère. Par ailleurs, elle conduit de nombreuses actions de formation et de sensibilisation, auprès d'adolescents et d'adultes amateurs et professionnels. Elle mène également des ateliers et des temps d'immersion documentaire auprès de population « exclues ».

Petit Eyolf

D'après **Henrik Ibsen**
Mise en scène **Julie Berès**

Mar 19 au ven 22 mai
mar et ven à 20h30 / mer et jeu à 19h30

TnBA Grande salle Vitez – Durée 1h50

Informations pratiques

Renseignements et location au TnBA du mardi au samedi de 13h à 19h

T 05 56 33 36 80 // M billetterie@tnba.org

Tarifs *

Plein : 25 € / **Réduit** : 12 €

Abonnés : de 9 € à 17 € / **carte pass TnBA** : 14 €

CE partenaires (sur présentation des cartes CLAS, Cézam) : 18 €

Kiosque Culture : 16 € sur les places utilisées le jour-même

Groupes (associations, groupes d'amis...) à partir de 8 personnes pour un même spectacle : **Plein tarif** 15 € **Tarif réduit** 10 €

(Service des relations avec le public 05 56 33 36 62/68/83)

* Des conditions particulières existent pour chaque tarif

Locations et abonnements en ligne sur www.tnba.org

J-15 15 jours avant chaque spectacle, un nombre limité de places est remis à la vente afin de permettre à ceux qui n'ont pas pu ou pas souhaité choisir leurs places en début de saison, de le faire.

TnBA – Théâtre du Port de la Lune

Place Renaudel BP7
F 33032 Bordeaux
Tram C / Arrêt Sainte-Croix

Renseignements et location

Au TnBA - Ma > Sa, 13h > 19h
billetterie@tnba.org
T 05 56 33 36 80
www.tnba.org